

Thème

Le soleil est interdit de séjour dans mon appartement, je n'ouvre mes volets que la nuit quand il est couché depuis longtemps. Même au fin fond du mois de l'hiver il est éblouissant, il découpe les objets et les gens comme un rasoir. Je préfère la clarté de la lune quand elle n'est pas encore pleine, celles des lampes, des veilleuses.

Je vis du produit des loyers de cet immeuble dont les six étages m'appartiennent et dont je n'occupe qu'une centaine de mètres carrés.

— Je n'ai jamais travaillé qu'à accroître mon confort psychique.

Je suis marié depuis trente ans. J'ai refusé d'avoir des enfants pour éviter de me propager, et par peur du bruit. Ma femme aime la lumière et l'agitation, je l'encourage à sortir, à attraper une insolation au parc Monceau, à écouter les motos démarrer au feu vert, à faire partie d'une foule aux contours trop nets en traversant la ville de part en part.

À son retour, elle me décrit les nouvelles affiches publicitaires, me parle d'une chanson entendue par la vitre ouverte d'une voiture, d'une rue défoncée au marteau-piqueur, d'une femme nue sous sa robe trempée par un orage de juillet, d'un chien d'importation, large, presque jaune, bas sur pattes, tenu en laisse par une dame chapeauté, liftée, et pourtant visiblement sexagénaire depuis une éternité.

— J'ai vu aussi un homme dont la tête ressemblait à une asperge.

Ma femme est une prothèse efficace, un bras articulé qui va glaner les informations dont j'ai besoin afin de garder un contact quotidien avec le monde extérieur.

Nous sortons cependant une fois par semaine pour aller dîner dans une brasserie. Nous nous installons toujours à la même table perdue dans un recoin de la salle d'où je peux observer discrètement les clients, et les disséquer comme un légiste qui étendrait des vivants sur sa paillasse en échange d'une compensation financière, ou d'une boîte de havanes.

J'ai l'ouïe assez fine pour distinguer leurs paroles, le cerveau assez vif pour suivre en parallèle plusieurs conversations à la fois. Je m'enfonce dans leur vie comme dans un étui, je déterre sous leurs éclats de rire les drames qui ont jonché leur existence, et à leur façon de porter un verre à la bouche, de découper leur viande, d'une main blanche et fine, ou lourde et couverte de cicatrices, je détecte les frustrations qui les empêcheront toujours de flotter comme moi dans un bonheur strict.

Régis JAUFFRET, « Bonheur strict », *Microfictions*, Editions Gallimard, 2007